

L'islam berceau d'une civilisation brillante : un pur mythe



En janvier 2003, la revue «Histoire» a fait paraître un numéro spécial (272) intitulé «Les Arabes». Le sous-titre «de la Mecque aux banlieues de l'islam» est un programme en soi. La bande annonce du roman merveilleux de ces «fondateurs d'un empire» est simple : «une langue, une culture, une histoire». Ce n'est pas si simple.

Le contenu du mot «arab» est d'abord ethnique : c'est un peuplement qui habite l'«Arabie», on les appelle des **bédouins**, et leur mode de vie mêle nomadisme et villes-oasis. Le berceau de cette «civilisation brillante» est donc une poignée de ces hommes du désert partis à la conquête violente du monde. A la mort du prophète, «arabe» se dit d'un peuple et d'une

religion. Le reste, les fastes des Califes de Damas puis de Bagdad viendra plus tard, en attendant les destructeurs d'Asie centrale: les Tamerlan et autres loups enragés.

Cette «Arabie», dans la très haute antiquité, se divise en *Arabie déserte* (l'Arabie saoudite et les Etats du golfe persique) et *Arabie heureuse* (le Yémen, alors constitué de 4 royaumes) : Arabie du sud, Arabie du nord. Les populations de cette Arabie déserte sont appelées, au moins en partie «arabe». On trouve le terme dans les sources étrangères : la Bible, les textes mésopotamiens, et dans la littérature grecque classique où le nom d'*Arabie* est donnée à la Mésopotamie, à l'Egypte orientale ou à des régions mal connues. Il faut attendre le règne d'Alexandre le grand pour que l'Arabie inclue l'ensemble de la Péninsule. Les savants appellent «Arabes» tous les habitants de cette vaste péninsule, mais ils se désignent en faisant référence à l'ensemble tribal dont ils dépendent : Saba au Yémen, Hagar en Arabie orientale, Qédar en Arabie du Nord-Ouest.

La langue arabe n'est pas écrite avec l'alphabet que nous connaissons, mais avec celui d'autres peuples : les Sabéens, puis les Nabatéens (qui utilisent une variété d'araméen). Cette forme archaïque est pourtant appelée, assez improprement, le «vieil arabe». Ce n'est qu'au VIème siècle après J.C. qu'apparaît une écriture propre qui donne naissance à l'alphabet arabe. C'est cet alphabet que l'état musulman, fondé en 622 par Mahomet à Médine, adoptera. Essentiellement pour des raisons politiques.

Selon toute vraisemblance, cette écriture a été élaborée par les Arabes chrétiens de la vallée de l'Euphrate, vers la fin du Vème siècle. Le plus ancien texte dans cette écriture date de 512 et complète l'inscription dédiée à saint Serge, rédigée en grec et en syriaque. L'alphabet arabe descend donc d'une écriture syrienne, dont le modèle reste encore discuté (soit dérivé d'un alphabet syriaque, soit développement d'un alphabet nabatéen).

Vingt-cinq ans après la mort du prophète, les Omeyyades qui avaient animé la résistance de la Mecque à cette nouvelle

religion s'en empare. Dame, ils en voient les avantages.

La conquête de *l'Orient* se fait à partir des quatre endroits du monde antique les plus civilisés et les plus hautement significatifs : la Syrie, l'Égypte, la Mésopotamie. La bataille de Nihavend ouvre l'accès au plateau iranien, et le dernier souverain perse sassanide Yezdegird trouve la mort en 651. En un siècle, ces Arabes de l'islam, désormais force politique et militaire, submergent l'Iran, occupent l'Asie centrale, enlèvent le Maghreb, et enfin l'Espagne.

C'est un immense désastre pour le monde civilisé. Les Francs les arrêtent à Poitiers, autrefois grande date de notre histoire nationale. Ils sont contenus quelques temps par les Byzantins. Et par les Chinois.

Partout ailleurs dans tout l'Orient, ils ont imposé leur domination.

Comme tous les empires, il connaît très tôt des divisions intérieures et va se distribuer entre les Omeyyades retirés en Espagne, propagateurs de la « grandeur arabe » face à la masse de convertis venus des nations soumises, et les Abbassides.

Ces Omeyyades sont des pragmatiques qui ont le sens de leur intérêt. Ils trouvent commode de garder l'administration byzantine compétente. Les abbassides leur reprochent une certaine tiédeur à l'égard des règles islamiques et en 755 à Damas, les massacrent. Le seul survivant, Abd al-Rhaman, part pour Cordoue et y prend le pouvoir. Au IX^{ème} siècle, à la cour des califes abbassides, la nouvelle capitale est Bagdad.

Le choix des Persans est décisif : contre les Omeyyades, ils choisissent les Abbassides.

La question de l'identité arabe se pose désormais en termes d'opposition entre la vigueur primitive attribuée aux Arabes bédouins et les fastes émollients de la culture citadine et monarchique, dont on dote les Persans. Et qui va fasciner les premiers savants orientalistes du XVII^e et du XVIII^{ème} siècle.

En réalité, bon nombre de ces artisans de la « civilisation de l'islam classique » sont des syriaques chrétiens. Des chrétiens convertis de force ou demeurés chrétiens dans des conditions variables. Polyglottes, ils ont transmis au monde

arabe toute la science médicale de l'époque, par leur activité de traduction. Les grands savants « arabes » ne sont pas des « Arabes » ni ethniquement, ni géographiquement, mais des Perses ou des hommes d'Asie centrale, convertis par la force, par intérêt ou sens de la survie.

Mais désormais, l'espèce de solidarité vécue comme organique entre « arabe » et « musulman » est scellée. Aujourd'hui encore, pour les Arabes des pays du Golfe, les hommes du Maghreb sont des « sous-musulmans ».

Par quel mystère s'est diffusé cet autre mythe historiographique, celui de *l'al-andalous*, oasis de douceur de vivre et de bonne entente religieuse dans un monde de brutes ? La salle d'apparat de l'Alhambra servait pour les « parties fines » organisées par les Rois de Grenade : l'orchestre était composé des meilleurs musiciens chrétiens recrutés dans la contrée et dont on avait d'abord crevé les yeux. En 976, la purge des bibliothèques, dont la bibliothèque califale, héritée des Wisigoths, riche d'environ 600 000 manuscrits, donne lieu à un grand autodafé. Averroès, aujourd'hui revendiqué comme l'un des grands penseurs et philosophes de l'islam, est contraint à l'exil et enterré avec ses livres. Si on les connaît, c'est parce que des traductions latines ont assuré leur transmission. Le grand penseur juif Maïmonide fut lui aussi contraint de se convertir à l'islam.

Cette civilisation « universelle classique » est un mythe.

Ce qui est vrai, c'est qu'elle fut le chant du cygne de la grande civilisation de langue araméenne inaugurée avec Cyrus, lorsqu'il fonde la dynastie des Achéménides, choisit pour langue de chancellerie l'araméen et unifie toute cette partie du monde. Alexandre va ruiner cet empire, qui sera rétabli par les Parthes arsacides (du nom des 32 rois) pour durer cinq siècles.

Le monde chrétien va naître à la croisée de ces deux aires de civilisations : la *koiné* greco-latine d'un côté, la *koiné* araméo-syriaque de l'autre. L'islam détruira cette *koiné* araméo-syriaque tout en l'exploitant économiquement et intellectuellement.

Ceux qu'on appelle les Chrétiens de l'Orient sont les derniers locuteurs de la langue du Christ mais aussi les héritiers d'une tradition d'oralité vieille de deux mille ans.

On reconnaît l'arbre à ses fruits. L'image du monde arabe est désolante : l'analphabétisation atteint 50% des femmes, on y traduit 330 livres par an, (des livres de propagande islamique) trois fois moins qu'en Grèce, et le PNB de tous les pays arabes, y compris celui des pays pétroliers vaut moins que celui de l'Espagne seule. Au désert culturel s'ajoute la carence de la production matérielle.

Il n'y a aucune vraie participation des pays arabes aux grandes aventures de l'esprit. Du Maroc à l'Irak, il n'existe aucune institution de recherche digne de ce nom. L'Irak seul possédait des laboratoires de recherche, détruits par l'orientation militaro-industrielle du régime qui a entraîné la ruine du pays. Les prêcheurs fanatiques de l'Arabie saoudite se sont imposés partout. Le wahhabisme annule toutes les formes d'interrogation qui humaniseraient la terreur de l'Absolu. Toute activité humaine qui touche à l'imagination ou à la création apparaît comme une vanité, et elle est donc condamnée.

Les promoteurs de l'«arabité» ont pourtant été des arabes chrétiens. Ce n'est pas anodin. En plaçant la nation au premier plan, on évitait que la religion ne soit le principe fondateur de l'identité **nationale**. Car la question liée à la nation, c'est celle d'un ensemble de volontés et d'institutions capable de concrétiser le désir d'un destin commun. Et cette volonté, l'islam ne peut tout simplement pas la promouvoir car pour qu'il y ait l'idée d'un destin, il faut que tout ne soit pas écrit. Le contraire du «*Mektoub*».

L'occident a bénéficié du rempart des pays de l'Est. La Hongrie a le droit de voir son choix politique respecté, même si humainement ce choix nous apparaît terrible. Mais nos hommes politiques et nos médias éclairés ont-ils vraiment cru que cette vague humaine allait doucement et pacifiquement refluer lorsqu'on lui ferait comprendre que désormais le « compte y est »?

« Ils viennent sans rien » disait un évêque de France au sortir de la réunion- acte d'allégeance à une République bien trop heureuse de faire financer une partie de l'accueil de ces réfugiés par les paroisses de France, en imposant l'accueil de musulmans. A-t-on invité les imams de France à solliciter l'accueil des « réfugiés » qui sont leurs coreligionnaires ? Si oui, l'information n'a pas été relayée.

Ils ne viennent pas sans rien. Ils viennent avec une « mentalité » : quinze siècles de soumission à une religion fondée sur une imposture, de culture de la force, de l'intimidation et de l'oppression.

Il faut accorder des visas. D'abord aux minorités opprimées : chrétiens et yézidis dont on brûle les églises, dont on enlève les femmes pour les violer et les humilier, dont on détruit les maisons. Ensuite aux musulmans que l'on persécute. Et il faut arrêter cette guerre : cela s'appelle la justice.

Marion Duvauchel